

Le Père Peinard

Rothschild, roi des Grinches



Un numéro tous les dimanches

Bureau du « Père Peinard » 16 rue du Croissant, 16 PARIS

Abonnement : Un an, 6 francs, — 6 mois, 3 fr. — 3 mois, 1 fr. 50.

Le Roi des grinches

Ce n'est ni Boulanger ni Carnot, allez ! D'ailleurs y a pas besoin de tourner autour du pot ; les copains l'ont déjà nommé : c'est Rothschild.

En a-t-il foutu du pauvre monde dans la parade ce grand cochon avec ses syndicats financiers. C'est lui qui a donné le coup du lapin au « Comptoir d'Escompte », et il est en train d'étrangler le « Crédit Foncier ».

Avec son accaparement du cuivre, il a ruiné des tas de pauvres bougres. Tous les petits fabricants, qui avaient des engagements de passés (et ils sont nombreux !), en ont vu de dures.

Comment foutre pour exécuter les commandes qu'ils avaient prises, basées sur le prix habituel du cuivre, lorsque le métal a valu quatre ou cinq fois plus cher ?

Ca n'a pas été rigolet pour eux ; ils ont su alors ce que c'est que la purée.

Mais qu'est que ça peut bien foutre à Rotschild que des milliers de pauvres diables se ruinent, tombent dans la mistoufle, qu'ils se fassent sauter le caisson de découragement, que la femme et les enfants n'aient rien à boulotter. Oui, qu'est que ça peut bien lui foutre à ce gas là, pourvu que l'or rapplique par millions dans ses coffre-forts.

Mille tonnerres ! je ne peux pas songer à toutes les misères qu'il occasionne, le « Roi des grinches », sans me demander : quand donc lui coupera-t-on le cou de même qu'à Louis Capet ?

Qui donc vient me chanter que la royauté est morte, que nous sommes en République ? Des blagues tout ça !

La royauté n'est pas morte, elle est plus forte que jamais. D'autant plus forte, qu'elle s'exerce dans l'ombre et qu'elle a foutu au palais de l'Elysée, un mannequin vivant, un garçon perruquier.

C'est pour mieux nous foutre dedans ; mais dans les ateliers, dans les usines, dans les fermes, on commence à voir que Rothschild est le roi des rois et que c'est ce requin de la finance qu'il faut estourbir tout le premier.

Mais voilà le populo seul qui pense comme ça. Dans ce qu'on appelle le gouvernement y a que des laquais de Rothschild. Les têtes de veaux de la triperie sénatoriale : des laquais de Rothschild ! Les bouffes-galette de l'Aquarium, des laquais de Rothschild ! Tous, tous, lui lèchent le cul et disent que ça sent la rose.

Et les canards quotidiens, dont c'est la mission d'éclairer l'opinion, ils vont demander à Rothschild ce qu'ils doivent écrire : c'est lui qui éclaire pour mieux faire la nuit.

Y en a bien quelques-uns qui ont un peu de franchise, mais ils sont bougrement rares.

Donc y a pas, c'est à Rothschild d'abord qu'il faut s'en prendre : la branche régnante c'est sa famille. Et quelle famille, nom de dieu ! tous plus scrofuloux les uns que les au-

tres, une vraie famille royale, quoi. Le plus chic c'est Alphonse, avec son épaule plus basse que l'autre ; ce que son tailleur a du mal pour le frusquer, obligé de lui foutre des nichons de tous côtés.

Puis au-dessous d'eux il y a une flopée de princes, de grands seigneurs, d'aristos ; c'est leur cour. Turellement leur noblesse n'est pas de naissance, mais elle n'en vaut pas mieux, elle sort de notre poche, ils sont nobles par l'argent qu'ils nous ont barbotté.

Quand viendra le jour de la rigolade, mince de polka, que le populo leur fera danser.

Mais c'est pas aux nobles boursicotiers que je veux m'en prendre aujourd'hui ; d'ailleurs je suis de ceux qui disent qu'il faut d'abord frapper à la tête.

Quand on a eu coupé le cou à Louis Capet, quand sa caboche a roulé dans le panier, y a pas à aller contre : la royauté d'alors a été foutue.

De même le jour où on aura accroché à quelque bec de gaz le roi des Grinches, la royauté des voleurs sera bougrement malade !

En attendant que le populo ait assez de poil pour lui faire son affaire, je veux, nom de dieu, lui laver la tête d'une chouette façon : un schampoing, quoi ! Avant la po-ence ça rafraîchit les idées.

Rothschild est milliardaire ; il a dans son coffre de quoi permettre à des milliers de copains de bouffer. Mais son coffre reste fermé ; et les milliers de copains bouffent des cailloux !

Nom d'une bombe, ce qu'il a de trop c'est ce qui nous manque.

Et dire que nous sommes niguedouilles au point de ne pas comprendre qu'on devrait marcher sur ses palais et chambarder tout ce qu'il y a dedans.

Car enfin, nom de dieu, je ne saurais trop le seriner, toutes ses richesses nous ont été barbotées ! c'est nous qu'avons sué tout ça.

Et si seulement le Roi des Grinches se contentait de ce qu'il a ; s'il se trouvait assouvi.

Si passant en revue tous les crimes qu'il a commis, il se disait : « Il est temps que je me repose, ouf, je suis fatigué ! J'en ai assez volé de millions ; j'ai ruiné assez de familles ; j'ai assez tué de pauvres diables ; en comptant tout, les enfants, les femmes et les hommes, j'ai un assez beau stock de cadavres sur ce qui me sert de conscience — ça me suffit. »

S'il se disait : « Avec tous ces cadavres — les cadavres de ces milliers de victimes, que je me suis complu à voir râler, souffrir affreusement ; avec ces victimes qui m'ont servi de joujou (comme les souris servent aux chats), je pourrais me bâtir une pyramide trois fois haute comme la tour Eiffel : je suis repu. »

Oui, nom de dieu, s'il s'avouait fatigué de nous écorcher, de nous saigner ; on pourrait, peut-être (je dis *peut-être*, quoique moi j'en suis pas partisan), voir à avoir un tout petit peu d'indulgence.

Mais loin de là ! L'animal est insatiable : il lui faut de l'or, toujours de l'or et encore de l'or !

Ce qui veut dire : du sang, toujours et encore ! car l'or ce n'est que du sang humain pétrifié.

Rothschild ne serait au comble de ses vœux, que s'il pouvait peupler la terre de squelettes et régner sinistrement (comme un vampire) sur une population d'ossements.

Le monstre est toujours à la piste d'un crime à commettre : il appelle ça une affaire le cochon !

Et ce n'est pas une, c'est dix qu'il tente à la fois : tout d'un coup sans savoir d'où ça vient, nous voyons que le turbin ne va plus ; le boulot se fait rare, on ne sait plus où donner de la tête.

C'est à Rothschild qu'il faut s'en prendre, il a passé par là : il a fait un coup, nous en subissons les conséquences.

Nom de dieu, je lui préfère Pranzini ! Pranzini n'a tué que deux femmes et un enfant, et il a risqué sa peau : Rothschild en a tué des milliers, et a risqué la peau des autres, jamais la sienne.

C'est de son cabinet qu'il fait ses coups : il est en pantoufles, se chauffe les abattis devant un bon feu ; il va au téléphone : « Allo, allo ! » et ça y est : des centaines de familles vont claquer grâce à lui.

Non, Rothschild n'est pas un roi feignant. Il n'est pas rassasié, ne le sera jamais !

Il lui faut la guerre ; il aime savoir que notre sang coule : le sang du peuple sent toujours bon.

Nous ne lui faisons rien, il vient nous chercher des poux dans la tête ; nous le laissons tranquille, il nous tombe sur le poil en traître.

C'est ça justement qui me fout le plus en rage : c'est que toujours il nous saute dessus ! Ce n'est pas nous qui allons

lui chercher noise dans ses palais, c'est lui qui vient nous escoffier dans nos cambuses.

Ce serait pourtant notre tour de nous *revancher*, nom de dieu !

Y a assez longtemps qu'il marche sur les faubourgs, pourquoi donc que les faubourgs ne marcheraient pas sur la rue Saint-Florentin et la rue Laffitte ?

Quand donc irons-nous foutre notre nez par là. Ce sont des turnes très bath ; le populo y serait choucttement.

Ce qu'ils pioncraient, les mômes, qu'on collerait dans les plumards du Roi des Grinches.

Ah, bon sens, y a assez de temps que le populo perche dans les cités intectes, dans les turnes dégoûtantes ! Ce serait bien son tour de déménager à la grande cloche de bois, et de venir s'installer carrément dans les palais du roi de la youtrerie.

Et son château de Ferrières, faut pas l'oublier ! Ca sera un chouette patelin pour la convalescence des éclopés du turbin.

Et vous autres, les campuchards, faudra être à l'œil aussi, nom de dieu ! On dit que le blé ne pousse pas assez en France, vous arracherez les arbres du parc, y a de la place pour en semer : cette forêt épatante, à perte de vue, c'est à vous tout ça !

Elles ont du poil les bobonnes !

C'est pas de celles de Paris, mais de celles de Londres que je veux parler : elles viennent de tenir en plein air une réunion épatante.

En voilà des gonzesses qui ne sont pas favorisées, nom de dieu ; ce qu'elles ont raison de faire danser l'anse du panier et de cracher dans la soupe des maîtres pour se venger de tous les affronts qu'il leur faut endurer.

Elles en ont des sangsues sur le dos ; d'abord les placeurs, qui ne se privent pas de les exploiter.

Ensuite c'est aux maîtres qu'elles ont à faire : et elles en voient de dures, il leur faut subir tous leurs caprices. Et, mille bombes, qu'ils se servent eux-mêmes, ces salops de richards !

Ah, tonnerre, j'aurais bien voulu m'y trouver avec ces copines, pour gueuler avec elles contre les patrons.

Seulement où je ne leur donne pas raison c'est quand elles péditionnent aux gouvernants pour qu'ils s'occupent un peu d'elles.

Si vous attendez ça, mes bellos, vous avez le temps de pioirotter, les poules auront des dents avant ça !

Votre garce de reine n'aime pas beaucoup sucer de la glace, c'est du trois six qu'il lui faut. Elle emploie son temps à se saouler et n'en a pas pour s'occuper de vous.

Bravo les Arbis !

Nom de dieu, y a une centaine d'Arabes qui viennent de donner une chouette leçon de solidarité aux Français.

Et dire que les gouvernants prétendent qu'on a envahi leur patelin, histoire de les civiliser !

A Marseille y a sur le port une grève de portefaix ; on ne trouve pas facilement à remplacer des gaillards qui vous portent 150 kilos sur le dos, aussi les grévistes tiennent bon dans leurs réclamations.

Mais, nom de dieu, ces sales patrons sont allés jusqu'en Algérie pour dégouter des concurrents à prix réduits. Ils ont amené de suite 150 arabes solides, et les ont foutus au déchargement des bateaux.

Le premier jour ça a bien marché ; mais les arbicots ayant appris qu'on leur en avait monté un de bateau (en leur disant qu'il y avait trop de turbin à Marseille, que les Marseillais n'y pouvaient pas suffire), et voyant qu'il s'agissait d'une grève, ont pliqué là leurs embaucheurs, et se sont foutus du côté des grévistes.

C'est rupin ça les aminches ; la sociale compte sur vous, nous les foutrons tous à l'eau les patrons, en Algérie comme en France.



A propos d'arbis que je vous en dise une, qu'un copain qui a été là bas m'a raconté y a bougrement longtemps ; ça donne une idée de leur caractère.

Ces gaillards n'ont pas été assez abrutis par la civilisation pour comprendre, les relations entre outriers et patrons, que nous subissons comme chose naturelle.

Ils vivent beaucoup en commun et s'entraident mieux que nous. Ils regardent un proprio comme un individu qui a eu la veine de grinchir quelque chose.

Mon copain me contait que lorsqu'un proprio veut faire bâtir une turne et qu'il embauche des Arabes, ceux-ci lui disent : « Nous voulons bien t'aider à construire une maison, tu nous nourriras pendant ce temps, mais après la maison sera à nous tous. Pourquoi la garderais-tu seul ? »

Et comme le vautour déploie toute son éloquence pour leur faire entendre que la maison doit être rien qu'à lui, ils préfèrent rester couchés à l'ombre que de s'esquinter pour lui bâtir une cambuse.

C'est bougrement pas bête ! Voilà des types qui sont plus marrioles que nous.

Soupe des Raseurs !

Ah zut, quelle chierie ! Ils ne nous foutront donc pas la paix les politiccailleurs avec leur boulangisme et leur cadettisme ?

Qu'est que ça peut nous foutre à nous, les miséreux, les turbineurs, que ce soit un bourgeois ou un autre qui tienne la queue de la poêle gouvernementale ?

Nous n'avons rien à gagner, nom de dieu, à nous mêler à leurs disputes. Leur truc est encore de nous faire perdre notre temps à nous emballer pour ou contre.

Voilà deux ans que les canards socialistes ne s'occupent plus des questions de boulottage et de patronat. Eh, bon sens, quand on oublie de semer on ne récolte pas !

Le temps qu'ils ont perdu à gueuler contre la boulangerie, les réacs l'ont employé contre nous. Ce qu'ils doivent rigoler les richards, de voir qu'ils ont amené les gros plumitifs qui leur foutaient le trac autrefois, à ne discutailler que sur la sauce à laquelle on doit nous manger.

Et merde, ce qu'il nous faut c'est de ne pas être mangés ! Ni par Boulangerie, ni par Carnot ou Ferry.

C'est avec cette sale question de boulangisme, qu'on nous boucule la gueule et qu'on fait patienter nos ventres creux.

Cette question fait trop bien l'affaire des bourgeois de tout calibre, pour qu'ils la laissent tomber dans l'eau. Ils vont la faire durer, faire du battage autour ; ayez pas peur, ils ne se mangeront pas entre eux.

Et tenez, je l'ai assez rabaché, que pour le procès des ligueurs ça se passerait en famille. Ça n'a pas raté !

En voilà une farce que cette machine qui nous a occupé pendant un mois. C'était quelque chose de formidable à entendre tous les canards ; eh bien, ça s'est terminé à la papa !

Nom de dieu, si c'était si important que ça, pourquoi que vous avez foutu à chacun des types poursuivis rien qu'une amende de cent francs, et qu'à Baudelot (pour une bricole pas importante à vous entendre), vous avez collé plus d'amende à lui seul qu'à tous les ligueulards ensemble, et six mois de ballon en plus.

Tas de farceurs ! On voit bien que vous êtes des frères, et que votre seul but, c'est de tondre le populo.

* *

Vous nous bassinez avec vos questions gouvernementales.

Qu'est que ça nous fout l'opinion politique de nos patrons : un singe ferryste n'est-il pas aussi rosse et aussi exploiteur qu'un singe boulangiste ? De même pour le gouvernement, qui est le grand patron, son étiquette ne sert que de trompe-l'œil.

Patrons et gouvernants n'ont qu'une fonction, celle de nous faire suer des pièces de cent sous et des louis d'or, tandis qu'ils se grattent les couilles au soleil.

Ce qu'il faut, nom de dieu, c'est nous débarrasser des uns et des autres.

Ce sont des sangsues ; nous n'avons pas besoin d'eux pour faire pousser le blé, bâtir les maisons et manger notre soupe.

Faut profiter, mille tonnerres, de ce qu'ils se chamaillent, pour leur tomber sur le casaquin, au lieu de beugler, vive Boulangé ou vive Ferry !

Nous ne sommes donc rien, nom de dieu, pour que les peignards se toutent derrière les savates de ces mandrins politiques ?

Faut descendre dans la rue quand il y a du grabuge, mille bombes ; seulement faut y descendre, non pas pour se fiche à la remorque d'un jean-foutre, mais pour gueuler vive la Sociale, et cogner sur les flicks.

Vive les richards

Salé putain de société qui réduit les mères à tuer leurs gosses.

Fallait-il qu'elle en eut assez de l'existence la pauvre femme, qui vient à Limoges d'étrangler ses enfants dans un moment de désespoir.

Deux gosses et trois fillettes qu'elle avait : c'est terrible, rien que d'y penser, ce qu'elle a dû souffrir pour en arriver là.

On peut lui jeter la pierre tant qu'on voudra, je la plains, moi, nom de dieu. Ce qu'elle a fait est barbare, mais c'est pas étonnant vu le monde plus barbare encore où nous vivons.

Y avait longtemps qu'elle durait la dèche ; le mari à bout de tout avait essayé de voler pour nourrir sa nichée, mais, nom de dieu, il avait été pigé.

Du coup plus de turbin, tout le monde la regardait de travers : c'était pourtant le moment de lui venir en aide, plus encore qu'avant ; mais non, les sacrés préjugés sont là.

Et, nom de dieu, si son mari a volé c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement, car il sera bientôt plus facile de voler que de trouver de l'ouvrage.

C'est alors qu'elle en a vu de dures, la mère ; elle s'est trouvée dans une purée profonde : plus moyen de donner à boulotter aux mioches.

C'est l'avenir surtout qu'elle voyait sombre : elle prévoyait pour ses gosses, s'ils n'étaient pas claqués avant, une vie épouvantable, pareille et peut-être pire à la sienne.

Elle les voyait forcés de mendier, de vivre de charité, — il est amer ce pain-là.

Elle voyait ses petites filles, une fois grandelettes, tomber dans les pattes des patrons.

Qui peut dire toutes les idées noires qui lui ont passé par la tête.

C'est peut-être bien parce qu'elle les aimait trop ses gosses, qu'elle n'a pas voulu les laisser seuls.

On deviendrait fou à moins. C'est alors qu'elle a détruit ses enfants, et comme elle ne voulait pas leur survivre elle s'est coupée la gorge.

Quand donc, nom de dieu, que de pareils malheurs prendront fin ?

C'est l'argent qui est cause de tout ça : les uns en ont trop, les autres pas du tout. Le mieux serait de le fondre pour en faire de la bonne vaisselle, dans laquelle le populo aurait plaisir à bouffer la soupe.

Un truc pour devenir vieux

Ce n'est pas vous ni moi, qui arriverons à cent trois ans, comme le Chevreul du Jardin des plantes.

On nous a assez bassiné avec sa prétendue recette pour venir vieux : il ne buvait que de l'eau, paraît-il.

De la lance, quoi ! C'est bon pour faire tourner les moulins ; ce qu'on aurait des grenouilles dans le ventre, si on les écoutait ces monteurs de coups. Je n'y coupe pas dans ces boniments de bourgeois ; nom de dieu, c'est pas l'eau qui réchauffe et ragailardit.

Je crois plutôt qu'il s'est ingurgité de bonnes chopines de vin : mais du vrai vin, et non pas de la teinture comme il en fabriquait et que les troquets vendent au populo avec la protec-

tion du Conseil municipal, de la police et de toute la séquelle.

Oui, nom de dieu, vive le bon vin ; du bourgogne ou du piccolo, y a que ça de vrai.

Et si avec ça vous n'avez jamais connu la mistoufle, jamais dansé devant le buffet étant gosse, jamais refilé la comète.

Si au contraire vous avez toujours eu de belles entrecôtes, un turbin modéré et aucun des emmerdements que nous autres ouvriers nous endurons, eh bien, vous avez chance de faire la pige à Chevreul.

Mais voilà, la misère fait de si grands trous dans notre santé, que nous n'avons pas le temps de moisir.

D'ailleurs ça fait l'affaire du gouvernement qui n'aime pas à voir les pauvres bougres faire de vieux os ; faudrait les nourrir.

L'argent c'est tout ; aussi quand ils ne peuvent plus turbiner on les laisse crever de misère. C'est tout juste si on les envoie pas comme les chevaux chez Macquart.

Nom de dieu, c'est peut-être parce qu'on ne peut pas tanner notre peau et en tirer de la galette.

Pauvre Fou

Il vient de s'en passer une raide ces jours-ci ; un pauvre type à moitié fou était bouclé à Bassens près de Chambéry.

On le traitait en vrai galérien : un turbin du diable, de la cochonnerie à bouffer, des douches à gogo, et le reste à l'avenant.

Le bougre s'était foutu dans la caboche que les asiles de la Seine sont des paradis, comparés à l'enfer de Bassens. Avec cette idée fixe, il n'a pas été long à déguerpir. Il a

trotté vingt-deux jours sur le grand trimard, avec sa culotte et sa vareuse bleu.

Arrivé à Paris, il est allé tout droit chez le premier commissaire venu ; le quart-d'œil a voulu le traiter comme un réfileur de comète, qui cherchait à monter un bateau à l'Etat, pour se faire héberger.

Mais le pauvre insensé s'est emporté : « Je suis fou, nom de dieu, qu'il gueulait, faut me boucler ! Si vous ne voulez pas, je vais chaparder dans une boutique, et alors faudra bien me fourrer à l'ombre. »

Voyant ça, le quart-d'œil s'est décidé, et lui a dit qu'on allait le boucler pour de bon.

« Enfin, qu'il a gueulé, en pinçant un chouette cancan, je vas donc bien bouffer, bien roupiller ! Je turbinerai dur, mais je gagnerai six sous par jour, mince de veine, nom de dieu ! »

Mille tonnerres, faut-il qu'elle soit garce la société ; elle ne se contente pas de faire crever les bien portants, il faut encore qu'elle s'en prenne aux disgraciés de la nature.

Quand le plus grand malheur qu'il soit possible arrive à un prolo, elle lui mène une vie épouvantable : on l'enferme, on le martyrise, pour le taire crever plus vite.

Y a pas de misères qu'on ne leur fasse à ces innocents ; tandis qu'on devrait les soigner, les tenir dans du coton pour alléger leur malheur.

Ah, feignants que nous sommes, de supporter de pareilles atrocités sur nous-mêmes ; et dire que d'un bout à l'autre de notre sale monde c'est pareil.

Quand donc la Sociale, nom de dieu, pour déblayer un peu le terrain ?

COUPS DE TRANCHET

Toujours la mistouffe. — Rue Petit une bonne femme de cinquante ans s'est foutue par la fenêtre. Il n'y

avait plus rien à bouffer à la maison, et elle ne savait plus quel côté se retourner.

Son mari est aussi presque foutu, il est collé sur son lit, ne pouvant plus bouger.

Les voisins ont fait une collecté pour venir en aide au bonhomme ; mais c'est toujours après coup que ça arrive.

Et puis c'est toujours les pauvres qui aident les pauvres, on y a pas gras dans les bourses des ouvriers.

C'est pas qu'à Paris que ces terribles choses arrivent. Au Havre deux vieux viennent de faire le grand saut.

Sans turbin depuis longtemps, ayant bouffé leurs quatre sous, ils ont pris bougrement de précautions pour se détruire.

Nom de dieu, faut du courage pour se tuer ; mais, mille bombes, vaudrait mieux que les prolos qui en sont réduits là emploient leur nerf autrement.

Puisqu'ils ont l'intention de se tuer, ils n'ont rien à perdre, qu'est qui les arrête ?

Qu'ils affirment donc, nom de dieu, leur droit à la boustifaillé ; qu'ils terrifient les ventre-pleins, qu'ils foutent la frousse aux richards !

Bon's à tout faire. — A Puteaux, près Pantin. — Des beaux messieurs, très à la coule du tripotage municipal, demandent emploi en France ou en Navarre, comme bouffegalette ; si on emboche pas à l'Aquarium ils accepteraient d'être n'importe quoi, pourvu qu'ils mangent au ratelier. Ils seraient à la rigueur, *oies municipals*, délégués de commissions ouvrières auprès des pouvoirs publics, journalistes et pire.....

Les types sont munis de bons certificats politiques, ils connaissent le transvasement des pots de vin et autres *bricoles* exigées.

Adresser les offres au Père Peinard. Discretion.

Sale métier. — S'il y a un cochon de métier, c'est bien celui de troubade !

Là les types qui ont un peu de sang en voient de raides, les officiers cherchent à les foutre au pas ; ils n'aiment pas les *fortes têtes*, comme ils les appellent.

S'en était une *forte tête*, le fusilier Piedagnel, que le conseil de guerre de Rochefort vient de condamner à mort.

Etant aux colonies, il s'était rendu coupable de « voies de fait envers un supérieur. » Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir fait ? Peut-être qu'il s'était tout simplement rebiffé, à bout de patience. C'est qu'ils ne sont pas doux les officiers ! Surtout dans les colonies, ils savent que tout leur est permis ; ils sont des despotes inflexibles.

Puisque ça coute le même prix de dire merde, de fiche une claque ou de foutre la bayonnette dans le ventre, m'est avis qu'il vaudrait mieux choisir la bayonnette !

Représentation à la Triperie. Pour continuer à nous embotiner par le flaflo boulaingiste, les têtes de veau vont se mêler à la comédie, déguisés en guignols et constitués en basse-cour pour juger Boulanger.

Maintenant qu'il s'est fuité, ils courent après. Tas de rigolos, va ! Compères et compagnons, le populo voit vos cascades et sait bien que tout ce potin finira en queue de merlan.

Croyez pas qu'ils vont le condamner à mort ; non, ils leur est trop nécessaire ce mannequin là.

Ils vont le baunir pour cinq ou six ans, tout au plus : comme un simple Aristide, de manière à le rendre intéressant. Ils restera sur la frontière, pour apparaitre quand les gouvernants actuels seront usés.

Et bon dieu si nous foutons à la porte ces salops qui nous sont crever, ce n'est pas pour y coller ta poire à leur place.

LE PÈRE PEINARD

EN DEPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE
HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE
SUPPLEMENT LITTÉRAIRE
TOUS LES QUINZE JOURS

Vient de paraître :

RONDES RÉVOLUTIONNAIRES ENFANTINES
par Louise Quitrime.—Brochure de 16 pages, 10 centimes.

Pour paraître prochainement :

L'ANARCHIE ET LA RÉVOLUTION
LES INCENDIAIRES ET LES PARTAGEUX
par E. Vermerch (réimpression.)

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration
16 — rue du Croissant — 16
PARIS

Imp. du Père Peinard, rue du Croissant 16, Paris